



“L’enfant rebelle à l’école”

Détour théorique sous le regard d’un thérapeute

Ce vendredi soir, l’IUFM d’Angers faisait salle comble ! L’association départementale des rééducateurs de l’Éducation nationale accueillait le chercheur Ivan Darrault-Harris. Les maîtres spécialisés étaient là... Oui, mais pas seulement eux ! C’est dire l’état de questionnement et d’intérêt que peut représenter, pour l’institution, la question posée par cet intitulé de la conférence-débat : “L’enfant rebelle à l’école”

“Les jeunes d’aujourd’hui aiment le luxe et sont mal élevés, ils méprisent l’autorité, n’ont plus aucun respect pour leurs aînés et bavardent au lieu de travailler. Ils ne se lèvent plus lorsqu’un adulte pénètre dans une pièce. Ils contredisent leurs parents, plastronnent en société, se hâtent, à table, d’engloutir les desserts, croisent les jambes et tyrannisent leurs maîtres”. Ne nous trompons pas, ces propos introducteurs et apparemment désabusés ne sont pas ceux d’un maître ou d’un parent désemparé, ceux d’un ministre accablé par l’état de notre jeunesse en ce début de millénaire, mais bien ceux d’un de nos illustres prédécesseurs et maîtres à penser, à savoir, Platon (348 av. J.-C.). C’est dire si une nouvelle classe d’âge qui s’apprête à prendre la relève de la génération qui s’en va a pu, de tout temps, être vécue comme une menace ou comme une énigme. C’est cette énigme qui mobilise et l’énergie et les recherches de M. Darrault Harris. Cet enseignant-chercheur en sciences des langages à Limoges appuie sa réflexion sur une double expérience. D’abord, celle que constitue sa pratique de thérapeute hospitalier à Tours. Dans ce cadre clinique, il s’est centré sur la toute petite enfance et sur les adolescents. Cette pratique s’est bien sûr croisée avec son activité de chercheur dans le cadre du CNRS (Centre national de la recherche scientifique). Chemin faisant, et c’est son deuxième champ d’expérience, il n’a pas perdu de vue l’école, puisqu’il est l’ancien responsable de la formation des enseignants spécialisés à l’IUFM (Institut universitaire de formation des maîtres) de Tours.

L’enfant rebelle, une énigme pour les adultes... mais pas seulement !

De fait, s’il a retenu ces deux âges-clefs – le bébé et l’adolescent – pour exercer son art et ses recherches, c’est sans doute en partie parce que ces âges sont autant de mystères pour l’adulte. Françoise Dolto avait bien établi le lien entre ces deux moments qui signent notre entrée en humanité avec ce que cela comporte de langage. N’a-t-elle pas parlé des adolescents en terme de “nourrisson” ? Toujours est-il que ces moments confrontent l’adulte à une part de mystère. Mais ce mystère perd son aura sacrée et magique lorsque leur intensité est telle que tous les adultes –

IUFM

Angers [49]

Propos recueillis par C. Riou
auprès de I. Darrault-Harris



politiques ou thérapeutes, parents ou enseignants – se trouvent en échec et se confrontent à une véritable énigme. Nous sommes alors, nous adultes, devant une incompréhension telle que nous sommes en position de difficulté de lecture. Or, si personne ne met de sens sur le comportement de ce jeune rebelle, ce dernier se situera dans la récurrence, voire la surenchère quotidienne, jusqu'à ce que cette énigme qu'il constitue, et en premier lieu à son propre regard, soit levée. Le rôle de l'école dans l'installation programmée du processus de répétition est manifeste. Quand, au fil des années scolaires, les maîtres renvoient, sans le vouloir, le jeune à des situations difficiles analogues sans pouvoir désamorcer la zone de conflits intérieurs, l'enfant, le jeune, s'ancre dans ce comportement et se constitue en rebelle.

Pourquoi "re-belle?"

Quand on est spécialiste des langages, le retour à l'étymologie pour comprendre s'impose comme une seconde nature ! Dans "re-belle", il y a l'itératif "re" qui met en lumière le phénomène répétitif du processus. Une répétition des hostilités. En fait, tout se passe comme si la famille ou l'école, les camarades ou les adultes, étaient autant d'occasions de ré-ouvrir des hostilités. Tout devient "casus belli", en quelque sorte. Pourquoi ? Là encore, l'exploration sémantique peut ouvrir des voies à notre réflexion : la rébellion est souvent liée à "une absence de reconnaissance d'un état légitime", précise le *Robert*. Quelle est donc cette part légitime qui est en panne de reconnaissance si bien qu'on n'en finit pas de la rejouer et donc de la réinterroger par la provocation ? Mais "rebelle" n'est pas toujours employé de manière absolue. Il peut aussi

l'être de manière relative : là encore, le dictionnaire nous rappelle que l'on peut être "rebelle à quelque chose ou à quelqu'un". On le voit, la difficulté peut être grande d'identifier cet objet inédit. À ce moment de son discours, le conférencier ne peut s'empêcher de se livrer à un éloge paradoxal de l'enfant rebelle. Sans lui, sans eux, sans la mise en échec des théories et des pratiques psychothérapeutiques et éducatives, tous, praticiens que nous sommes, pourrions courir le risque de sombrer dans l'inertie de la répétition de gestes professionnels vides de sens. L'échec, pour l'adulte, se doit d'être un levier. Mais contrairement à ce que l'on pourrait croire, la tentation de la répression comme seule réponse à la rébellion, parce qu'elle fait l'économie de la compréhension, s'avère être, de fait, une démission. Elle signifie à l'enfant que sa conduite n'a pas de sens. Ainsi, l'enferme-t-elle plus avant dans la répétition de sa conduite régressive et douloureuse, même si elle peut, pour l'adulte, paraître et gratuite et absurde et insupportable !

Tenter de comprendre : une planche de salut pour soi et pour l'autre

De fait, tous, nous supportons mal ce que nous ne comprenons pas. Et les enseignants plus que les autres ! La première règle déontologique, face à l'impossibilité d'enseigner dans laquelle nous place l'enfant "rebelle", pourrait donc être de nous mettre en devoir de formuler des hypothèses, de lire son comportement. Mais ce serait, d'abord pour l'enseignant, une règle minimale de respect de soi. Si l'enfant se manifeste en faisant "le fou ou le mort" selon la terminologie de J. Houssay et sort ainsi de la relation



pédagogique, l'enseignant, par le fait même, se trouve lui aussi confronté au mal-être qui peut prendre alors la forme d'un repli silencieux, sous toutes ses formes. Tenter de comprendre devient alors une planche de salut, d'abord pour soi. L'école, parce qu'elle n'est pas un sanctuaire et ne jouit d'aucun privilège d'extraterritorialité, est un terrain où se manifestent avec une acuité et une intensité renforcées, les contradictions, les tensions, les drames de l'univers socioculturel dans lequel elle est implantée. Quelques éléments d'explication, généraux certes, liés à une mutation de nos repères sociaux, apparaissent comme déterminants. Cette tentative de compréhension est d'abord appréhendée sous l'angle des mutations sociologiques. Dans un rapport de 1997, intitulé *Un avenir pour la paternité*, les chercheurs avaient signalé, à l'échelon européen, un dépérissement de la fonction paternelle, qu'elle soit prise en compte par le père ou par la mère. Or, cet état de fait fragilise l'autorité, que ce soit sur le plan des institutions – de la gouvernance donc – de la famille ou de la relation pédagogique. Or, cette autorité, qui n'a rien à voir avec l'autoritarisme, apporte trois bienfaits : la sécurité affective, la permanence de l'identité et la liberté. Avec l'autorité viennent la loi et le langage et ce dernier est gravement remis en cause par les comportements de violence, lesquels sont toujours des actes de désespoir dans les capacités du langage.

En second lieu, nos sociétés, dites modernes voire post-modernes, se caractérisent par un brouillage des générations lié à une redéfinition des âges de la vie : nos fonctionnements incitent à l'anticipation des âges de la vie. Sur le plan clinique comme sur le plan pédagogique, nous sommes saisis par ces jeunes de huit-neuf ans, dits "faux self-adolescents", qui sont dans l'incapacité de vivre pleinement leur enfance. Ces attitudes sont facilitées par une zone de flou qui estompe les seuils générationnels, que ce soit le passage à l'âge adulte, ou la dénégation de la vieillesse avec les vrais-faux vieux ou seniors !

Quelques règles pour tous les éducateurs

L'attitude capitale face à ces comportements de refus, d'opposition, de rébellion éventuellement violente, est donc d'abord celle de la lecture d'une recherche sémiotique. "Le plus grand devoir de l'adulte, dans sa relation au jeune, est de donner sens au monde, à ses comportements". S'agissant de rébellion ou de violence, cette recherche de sens est particulièrement difficile puisque ce comportement a un effet de "sidération" : ce terme lacanien est ainsi défini par Meirieu comme "ce moment où le sujet est comme le disent les gamins, 'scotché', où il est dans une forme d'attitude à l'égard de ce qu'il voit qui l'empêche d'avoir la moindre distance critique"¹. Il finit par stériliser l'effort de lecture avec ce que cela comporte de risque d'escalade, de contre-violence.

Éviter l'escalade et prendre avec calme l'espace de la violence, en sécurisant toutefois les autres au sein d'une classe, est le départ d'une tentative de résolution du conflit. Mais on le voit, ce n'est pas facile et nécessite une collaboration étroite entre le maître rééducateur et l'enseignant, entre les professionnels et la famille. La seconde règle consiste à établir une sorte de cartographie de ces explosions violentes, comprendre à quelles occasions les crises se déclenchent. Enfin, mettre des mots sur ce qui a été vu et compris de la crise constitue la troisième étape de la prise en compte éducative. Or, il importe que ces signes ne soient pas interprétés comme des déficits repérés, que ce soit sur le plan moteur, relationnel, linguistique ou opératoire... mais comme les manifestations de difficultés à répondre à des exigences nouvelles. Ces éléments ont été dégagés à partir d'observations, et étudiés scientifiquement dans un institut de Budapest où les enfants se révèlent particulièrement calmes, autonomes et peu enclins au conflit. Or, il s'avère que le protocole éducatif vise à établir un cadre sécurisé et ce, depuis les premiers mois du bébé². Une fois que la problématique du jeune aura été établie, que les symptômes auront été reconnus et analysés, les gestes rééducatifs pourront alors commencer, le plus souvent dans l'espace sécurisé de la rééducation hors la classe. Et ils passent par l'instauration d'un espace de création, de simulation. C'est seulement par la simulation

Instaurer un espace de création, de simulation

et la fiction que le jeune pourra déjouer ses symptômes et ses souffrances. Il sera à même de transférer sa problématique rebelle et souffrante sur une dimension symbolique, théâtrale ou artistique de la représentation, qui lui permet de se mettre à distance de sa souffrance. Il pourra ainsi élaborer activement et en sécurité son propre changement. Si l'on veut résumer les maîtres-mots de la rééducation, cela pourrait se résumer à ces quelques jalons : empathie-accueil, compréhension, sécurisation, langage, relations entre les différents accompagnateurs de l'enfant, création symbolique où le jeune pourra jouer sa rébellion, phase de transfert au sein de la classe.

Ainsi, progressivement, selon les mots du psychanalyste pour enfants, René Diatkine, il sera alors en mesure d'abandonner son statut de rebelle "sans pour autant cesser d'être lui-même". □

¹ MEIRIEU (P.), *Les Imagies 2006 : images et savoirs*, De la sidération à l'éducation, CRDP de Montpellier, 1 vidéo.

² SZANTO-FEDER (Agnès), *Lóczy : un nouveau paradigme ?* L'Institut Pikler dans un miroir à facettes multiples, Éditions PUF, collection Le Fil Rouge